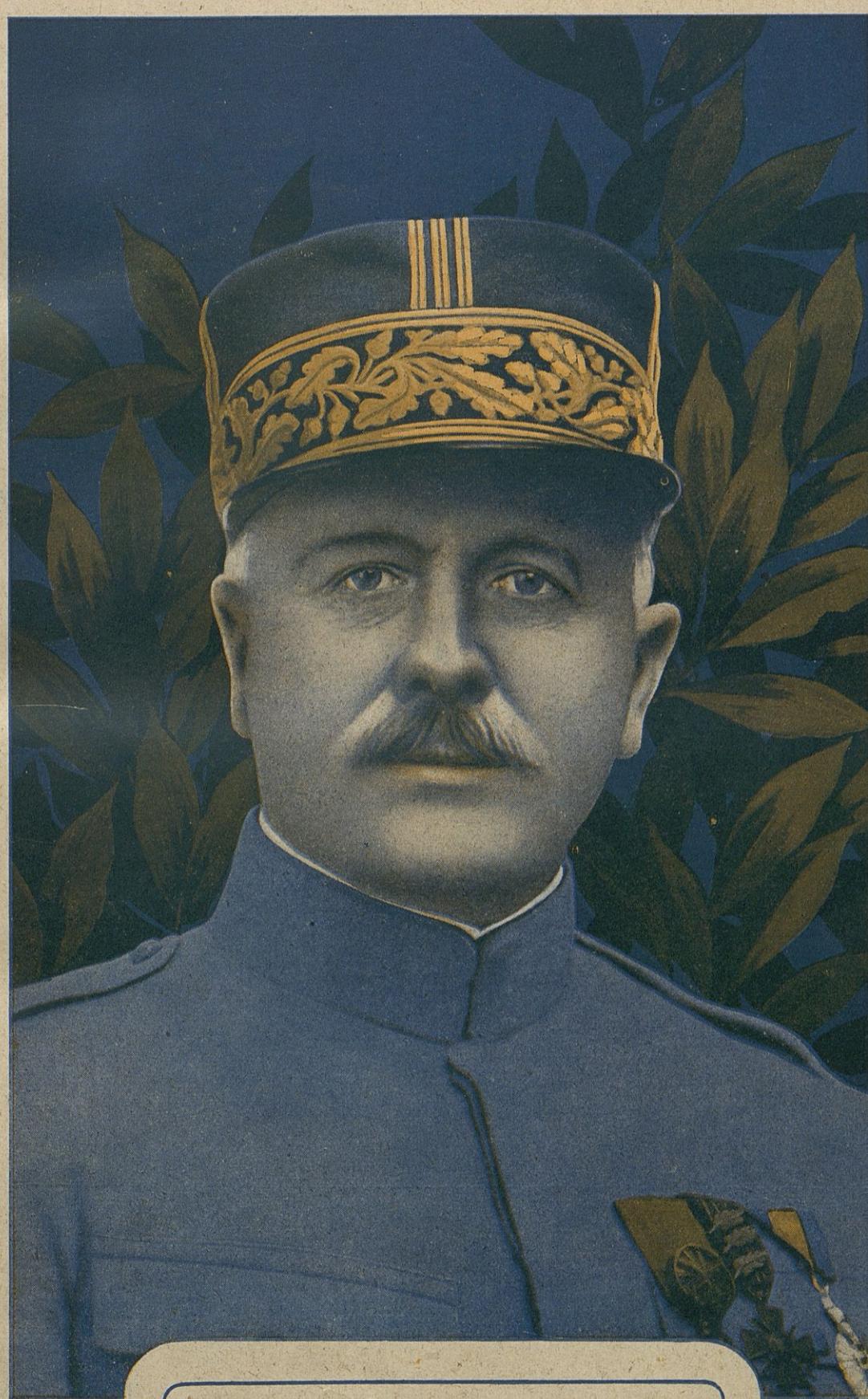


5^e Année - N° 182.

Le numéro : 30 centimes

11 Avril 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

G^{al} Lacapelle

Abonnement pour l'Etranger. 20

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnier
PARIS

UN MINISTÈRE NATIONAL EN ESPAGNE



Le ministère de concentration qui vient de se former en Espagne a été salué par des manifestations enthousiastes devant le Palais royal. Dans le médaillon, le roi entouré des ministres, de gauche à droite MM. l'amiral Pidal (Marine), Alba (Instruction publique), de Romanones (Justice), Maura (Président du Conseil), le roi Alphonse XIII, Dato (Ministre d'Etat), de Alhucemas (Intérieur), Besada (Finances), Cambo (Travaux publics), général Marina (Guerre).

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 28 Mars au 4 Avril

LA première phase de la grande offensive allemande s'est achevée pour l'ennemi en un échec ; elle ne lui aura servi qu'à réoccuper le territoire qu'il avait spontanément abandonné l'année dernière, parce qu'il ne pouvait pas s'y maintenir, et qui n'a pas plus de valeur pour lui aujourd'hui qu'il n'en avait à cette époque. Ce résultat négatif de quatorze jours de lutte acharnée lui coûte des pertes que l'on n'évalue pas à moins de 525.000 hommes, une usure considérable de matériel, et la démoralisation de ses troupes, auxquelles on avait promis que le grand effort exigé d'elles serait le dernier de la guerre.

A la ruée première devant laquelle les alliés n'ont cédé que pied à pied, a succédé d'abord une bataille générale où se remarquaient trois foyers d'actions principaux, chacun sur un des trois fronts de l'offensive, et autour desquels d'incessantes fluctuations finirent par aboutir à la fixation, au moins momentanée, des lignes ennemis. Les Allemands ont appelé en France, pour les aider dans leur supreme effort, des Autrichiens et des Bulgares ; par contre, les rangs des alliés opposés à l'offensive se sont grossis des troupes américaines. Ces dernières ont eu, depuis quelque temps, fréquemment l'occasion de se battre, soit dans leur secteur de Lorraine, soit coude à coude avec les Français en Champagne ; mais elles n'ont été mêlées là qu'à des opérations d'un intérêt local, quoique parfois assez importantes. Or le général Pershing a obtenu du gouvernement français que les effectifs et le matériel dont il dispose soient employés dans la grande bataille, en totalité s'il le faut, aussi bien que ceux qui arrivent et arriveront sans discontinue d'Amérique. Les Américains se déclarent très fiers de combattre aux côtés de nos admirables troupes et ceux qui les ont vus à l'œuvre sont d'avis qu'ils sont aussi redoutables que nos vétérans. L'Italie aussi a voulu prendre une part directe à ces événements décisifs : son excellent corps d'aviation et ses escadrilles de Caproni, travaillant en liaison avec les aviateurs français et anglais, ont puissamment contribué à l'échec de l'offensive allemande.

Les fronts français et britannique, dans la partie du front occidental où l'Allemagne joue son va-tout, se confondent sur une assez grande étendue ; toutefois les Anglais agissent seuls à l'aile gauche de la bataille, tandis que les Français agissent seuls à l'aile droite.

Les communiqués britanniques rendent compte des opérations depuis le nord d'Arras jusqu'à Demuin. Au 27 les Allemands poursuivaient leurs attaques suivant trois directions principales : à leur droite, vers Arras ; à leur centre, vers Amiens ; à leur gauche, sur les routes conduisant vers Paris. Vers chacun de ces objectifs principaux il poussait des colonnes venant de différentes directions. Ayant échoué dans leur tentative de rupture du front britannique, ils cherchaient à étendre leurs opérations au nord, dans le secteur d'Arras : le front de bataille atteignait alors une longueur d'environ cent kilomètres. Des combats violents se livraient simultanément et sans interruption dans les différents secteurs ; les Britanniques, tantôt se repliant, tantôt contre-attaquant, perdant ici ou là quelque village, puis le reprenant, pour le reprendre bientôt, mais ne laissant jamais entamer leur ligne, lassaient peu à peu l'ennemi, et lui faisaient subir des pertes de plus en plus graves. Le 29 mars au soir la situation du front britannique se présentait comme suit : 1^o au nord de la Somme, nos alliés maintenaient toutes leurs positions : l'ennemi n'avait, de la journée, fait acte offensif ; 2^o au sud de la Somme ils avaient eu à soutenir plusieurs attaques et se trouvaient refoulés jusqu'à une ligne passant à l'ouest de Hamel-Marcelcave-Demuin, sur la Luce. La ligne française commençait à une certaine distance au sud de Demuin. Le 30 mars, l'ennemi engageait au nord de la Somme des actions d'un caractère local, où il perdait plusieurs milliers d'hommes et, sur la rive droite, il attaquait à Demuin et, un peu au sud, à Mézières, et forçait les Anglais à abandonner ce dernier endroit ; il ne réussissait pas à chasser nos alliés de Demuin. D'ailleurs le lendemain ces derniers rétablissaient leur ligne ; de plus les Britanniques signalaient ce jour-là de nombreuses opérations locales : dans l'une d'elles, engagée par eux, près de Serre, ils avaient fait 230 prisonniers et pris 109 mitrailleuses. Des attaques allemandes, quoique vigoureuses, sur le front Marcelcave-Somme, dans les vallées de la Luce et de l'Avre, avaient échoué. Les jours suivants, l'ennemi multiplie ses

efforts dans le secteur d'Albert et dans les vallées de la Luce et de l'Avre ; les lignes continuent à onduler, mais résistent. Nos alliés font de nombreux prisonniers et capturent chaque jour plusieurs mitrailleuses. Cet engin est maintenant un des plus couramment employés par les Allemands. Il n'y a pas de rencontre où on ne leur en prenne quelques-unes. La lutte d'artillerie, après ces quelques jours de guerre de mouvement, tend à se généraliser. Il est visible que sur ce front l'offensive est à bout de course.

Le 27 mars, sur le front français, est marqué par un renouvellement, contre nos positions à l'est de Montdidier, de violentes attaques qui se continuent le lendemain ; notre commandement se résout à abandonner la ville pour porter sa ligne de défense sur des positions plus résistantes. Par contre, nos troupes contre-attaquent dans la région Courtemanche, Mesnil-Saint-Georges, Assainvilliers, refoulent l'ennemi à 2 kilomètres sur un front de 10. Elles s'emparent, le 29, de Monchel et font échouer les attaques des Allemands dans ce secteur, devant Plessis-de-Roye, et dans la région de Montdidier. La bataille se ranime le 30 avec intensité, sur 40 kilomètres, depuis Moreuil jusqu'au delà de Lassigny. Nos troupes se battent héroïquement contre des forces incessamment renouvelées. La région Le Plémont, Plessis-de-Roye, est le théâtre de combats acharnés : ces villages changent plusieurs fois de mains. Une de nos divisions, représentant Le Plémont, y fait 700 prisonniers. Les Allemands laissent sur le terrain des monceaux de cadavres. La région de Moreuil est elle-même en butte à des attaques puissantes : Moreuil est perdu, repris, perdu, et enfin resté aux Français et Anglais combattant ensemble et qui, dans une dernière charge à la baïonnette, enlèvent aussi les bois au nord de Moreuil.

La bataille continue le lendemain, 31 mars, avec le même acharnement, sans plus de succès pour l'ennemi. Les alliés, en ces deux journées, ont brisé une des plus formidables attaques qui, depuis le 21 mars, aient été menées dans le but de rompre leur front. Les Allemands portent le gros de leurs efforts le 1^{er} avril entre Montdidier et la route Péronne-Amiens : ils se trouvent là en face de troupes franco-britanniques qui leur infligent une nouvelle défaite et leur enlèvent Hangard-en-Santerre que nous avions perdu peu auparavant. On reprend également aux Boches, après toute une série de combats allant jusqu'au corps à corps, le village de Grivesnes. Toutes les autres attaques allemandes, ce jour-là, sont repoussées. Le 2 avril on ne signale aucune action d'infanterie. Sur ce front également, l'offensive pouvait être à ce moment considérée comme brisée.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL LACAPELLE

Un des chefs qui se sont révélés depuis le début des hostilités ; le général Lacapelle, qui commande aujourd'hui un corps d'armée, n'était que chef de bataillon lorsque la guerre éclata.

Né le 9 octobre 1869 à Troyes (Aube), entré à Saint-Cyr en 1887, le général Lacapelle a fait sa carrière dans l'arme de l'infanterie. Chef de bataillon au 9¹ régiment d'infanterie le 24 décembre 1909, il est nommé, le 3 septembre 1914, lieutenant-colonel à titre temporaire du 37^e régiment d'infanterie. Le 30 mars 1915, il est placé à la tête d'une brigade de chasseurs à pied. Au mois de décembre suivant, colonel à titre définitif, il remplit les fonctions de chef d'état-major d'une armée.

A notre victorieuse offensive de la Somme, en 1916, il commande une division d'infanterie, ayant été nommé général de brigade à titre temporaire ; il contribue au succès de nos troupes.

Le 19 avril 1917, nommé général de division à titre temporaire, il reçoit le commandement d'un corps d'armée.

Le général Lacapelle est titulaire de trois citations à l'ordre de l'armée dont la dernière, du 3 décembre 1916, est ainsi conçue :

« Commandant une division et une nombreuse artillerie dans un secteur particulièrement actif, a fait preuve des plus grandes qualités de sang-froid et de ténacité en maintenant ses positions contre des attaques répétées et en préparant en même temps, en tous détails, une reprise du mouvement offensif. »

L'armement actuel de nos ennemis

L'offensive allemande est déclenchée, nous avons tout récemment publié une série d'études relatives aux problèmes soulevés par les effectifs ennemis et la répartition des unités ; il nous faut maintenant envisager les différentes questions qui ont trait à l'armement de ces unités.

Nous consacrerons cet article à l'étude de l'armement des unités d'infanterie.

LE FUSIL ET SA MUNITION

Avec les nécessités de la guerre de tranchée, le fusil, arme ordinaire du fantassin, était relégué au second plan ; de ce côté donc, peu de modifications, c'est toujours le fusil Mauser modèle 1898, du calibre de 7 mm, qui arme théoriquement les troupes d'infanterie ; les hommes affectés aux trains de régiments (train de combat et train régimentaire) sont cependant armés du fusil Mannlicher 1888, et arme d'ancien modèle ; les cyclistes, enfin, et les téléphonistes sont pourvus de la carabine modèle 1898.

Le fusil Mauser est trop connu pour qu'il nous soit nécessaire d'insister sur ses caractéristiques. Disons donc seulement que cette arme à répétition possède un magasin de 5 cartouches et que, pour la guerre de tranchée, on adapte au fusil un magasin supplémentaire mobile contenant

25 cartouches. La culasse est munie d'un appareil de sûreté verrouillant le percuteur et empêchant le départ accidentel du coup. Certains fusils destinés aux tireurs d'élite possèdent une lunette de visée. Quoi qu'il en soit, le poids total de l'arme, moins les appareils surajoutés, est de 3 kilos 800, sa hausse particulièrement pratique est graduée jusqu'à 2.000 mètres et pour le tir contre avion on ajoute au fusil un guidon supplémentaire.

La munition d'infanterie a été, elle aussi, modifiée. La douille de laiton semble, faute de cuivre, appelée à disparaître, une douille de fer tend à la remplacer sauf pour la mitrailleuse. Quant à la balle, celle qui était en service au début de la guerre, balle S (*Spitzgeschoss* ou balle pointue), constitue encore la balle d'usage courant ; mais lorsque nos ennemis désirent tirer contre une plaque légère de blindage, ils emploient une balle dite perforante (*Stahlkerngeschoss* ou balle K), formée, comme la balle S, d'une chemise en alliage cuivre-nickel et d'une masse de plomb, mais possédant, en outre, à l'intérieur de la masse de plomb un noyau d'acier très dur.

Les qualités balistiques de l'arme et de sa munition sont les suivantes : vitesse initiale, 860 mètres à la seconde ; vitesse restante à 800 mètres, 362 mètres à la seconde.

L'approvisionnement en munitions varie naturellement suivant les circonstances ; en guerre de mouvement on prévoit un appoint immédiat d'environ 350 cartouches par hommes ; 150 sont dans le chargement du fantassin, 72 dans le caisson de compagnie pour être distribuées au moment du combat ; enfin, si besoin est, on fait appel à la section de munitions d'infanterie qui transporte 140 cartouches par homme. Ces formations roulantes, destinées au transport des munitions, sont naturellement supprimées en guerre de position et remplacées par des dépôts de munitions ; dépôt de compagnie avec 25.000 cartouches, dépôt de bataillon avec 50.000 cartouches.

Le fusil est complété par le sabre-baïonnette modèle 1898, de 690 mm, avec une lame plate et une poignée ; cette arme, lorsqu'elle est destinée aux sous-officiers, est partiellement modifiée de manière à servir de scie ; le sabre-baïonnette à dos en scie constitue également l'arme des pionniers. Enfin, certaines unités d'infanterie sont, en vue du combat de boyau, munies d'une arme plus courte, la baïonnette modèle 98-05 de 530 mm. L'infanterie est encore armée d'un couteau poignard (à raison de 40 par compagnie), de pistolets automatiques (1), enfin de grenades. Au point de vue de la forme, les grenades allemandes répondent à deux types principaux : d'une part, la grenade cylindrique à manche ; d'autre part, la grenade ovoïde ou lenticulaire ; le second de ces modèles est un engin percutant ; le premier est tantôt fusant, tantôt percutant. Enfin nos ennemis sont munis également de grenades à tige qui sont projetées à l'aide du fusil.

LES MITRAILLEUSES

L'infanterie dispose, en outre, de mitrailleuses ; celles de l'armée allemande répondent à trois types principaux : la mitrailleuse lourde, la mitrailleuse légère et le fusil mitrailleur.

La mitrailleuse lourde Maxim, modèle 1908, à refroidissement à eau, est du modèle bien connu ; elle est munie, pour la guerre de tranchée, de tout un attirail d'accessoires, tels que bouclier, cache-lueurs, lunette de visée, etc. Son affût, particulièrement bien étudié, est tout à fait pratique ; il permet son transport à la manière d'un brancard et

(1) Ceux-ci sont, en outre, l'arme des officiers, sous-officiers, comme des servants des mitrailleuses. Les différents pistolets en usage dans l'armée allemande sont : le pistolet réglementaire 1908 de 9 mm, le Mauser de 7 mm 6, le Bayard et le Browning, chacun de 9 mm.

facilite considérablement la tâche de ceux qui sont tenus de déplacer l'arme dans les boyaux et les tranchées. Grâce au dispositif de l'affût, l'arme peut être, au cours d'une préparation d'artillerie, descendue dans un abri souterrain et en être rapidement remontée, si besoin en est. Chacune de ces mitrailleuses est servie par 4 hommes dont 2 pourvoyeurs ; elle tire, à raison de 300 coups à la minute (vitesse moyenne), la munition d'infanterie montée sur bandes de 250 cartouches. Cette mitrailleuse est transportée sur une voiture, accompagnée, en guerre de mouvement, par des caissons de munitions contenant environ 14.000 coups par pièce ; en guerre de tranchée, chaque pièce dispose de 5.000 coups à proximité de la pièce et de 3.000 coups au dépôt du bataillon. Les mitrailleuses lourdes sont groupées par détachements de 8 pièces.

La mitrailleuse légère dont font usage les Allemands ne peut en rien être comparée au fusil mitrailleur ; deux types de ces armes sont actuellement en service : la mitrailleuse allégée Maxim 1915, et la mitrailleuse légère Bergmann 1915.

La mitrailleuse allégée Maxim n'est qu'une modification de la mitrailleuse lourde que nous venons d'étudier. Ce qui a été gagné du côté du poids a cependant été perdu au point de vue des qualités de tir et de précision. Dans l'ensemble, arme plus maniable, mais inférieure comme qualité de tir à la mitrailleuse lourde. Les unités d'infanterie en sont dotées à raison de 6 pièces par compagnie.

La mitrailleuse légère Bergmann est extrêmement maniable ; cette qualité l'a fait introduire dans l'armement des bataillons de *stosstruppen* à raison de 9 pièces par section de mitrailleuses, avec un approvisionnement en munitions de 3.000 coups par pièce.

Le fusil mitrailleur Madsen est apparu en 1915 ; nos ennemis l'appellent mousquet, mais ne semblent pas accorder une bien grande confiance à ces armes. Il a été principalement employé dans l'armement de deux bataillons appelés *musketen-bataillon*.

L'ARTILLERIE DE TRANCHÉES

Des armes plus puissantes soutiennent encore l'infanterie ; nous voulons parler des canons d'infanterie, des engins lance-grenades, enfin des divers minenwerfers.

Le canon d'infanterie allemand répond à deux types : soit le canon de 37 mm 5, soit le canon russe modifié de 76 mm 2.

Les lance-grenades (granatenwerfer) sont, eux aussi, de deux modèles différents : le modèle Krupp 1915 assez compliqué, et le modèle plus simple de 1916 qui ne pèse que 24 kilos et lance à 300 mètres un projectile fragmenté de près de deux kilogrammes, chargé de 225 grammes d'explosifs. Nos ennemis emploient cet engin de deux façons. Ou bien, ils s'en servent pour bombarder les lignes avancées, ou bien ils utilisent l'arme pour soutenir une attaque ; dans le premier cas, le lance-grenade est installé dans une petite sape, il est éloigné d'une vingtaine de mètres d'un autre lance-grenade et change souvent de place pour diminuer les chances de destruction ; dans le second cas, les lance-grenades suivent la deuxième vague d'assaut avec les minenwerfers légers et les mitrailleuses. Chaque bataillon d'infanterie disposerait de 4 à 8 de ces engins.

Les minenwerfers employés par nos ennemis sont de trois types principaux : le minen lourd, le minen moyen, enfin le minen léger.

Les minenwerfers lourds, du calibre de 24 ou de 25 centimètres, pèsent, suivant les modèles, de 630 à 1.270 kilos ; ils lancent 3 types de projectiles ayant une charge d'explosifs qui atteint jusqu'à 50 kilos. Leur portée varie de 500 à 1.200 mètres, leur vitesse de tir est de 15 à 20 coups à l'heure.

Les minenwerfers moyens, de 17 centimètres, pèsent de 520 à 560 kilos. Ils lancent, à raison de 30 coups à l'heure et jusqu'à 1.600 mètres (modèles récents), des projectiles de 50 kilos avec 12 kilos d'explosifs.

Les minenwerfers légers ont un calibre des plus variables (de 7 à 10 centimètres). Ils lancent à 1.200 mètres, à raison de 20 coups à la minute, des mines de 4 kilos 500.

L'infanterie dispose en propre de minenwerfers légers à raison de 4 par bataillon, et de minenwerfers auxiliaires, notamment le D de 7 centimètres, le Lantz de 9 centimètres, l'Erhardt léger, etc.

Les autres formations de minenwerfers dépendent des unités de pionniers.

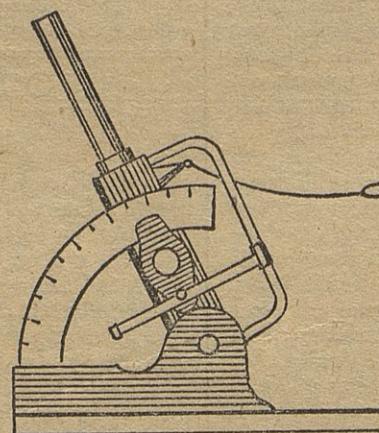
L'infanterie dispose, en outre, d'une série d'engins utiles, sinon indispensables, dans la guerre de tranchée, par exemple : le télemètre modèle 1914 permet d'estimer les distances jusqu'à 10.000 mètres (1 par bataillon, 1 par compagnie de mitrailleuses) ; les périscopes sont en nombre variable, enfin les cuirasses, d'un poids de 8 kilos, résistent aux fragments de projectiles d'artillerie comme aux balles au-delà de 500 mètres. Le casque, dont le poids dépasse 3 kilos, est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister à son sujet ; tandis qu'il est donné très largement à toutes les troupes d'infanterie, la cuirasse est réservée aux guetteurs et aux patrouilleurs.

Pour masquer leurs déplacements, les Allemands usent de nuages de fumée, les appareils destinés à produire ces nappes sont formés d'une enveloppe dans laquelle sont contenues, d'une part, un récipient contenant un acide, de l'autre, une caisse remplie de chaux. Le renversement du récipient à acide projette celui-ci sur la chaux et provoque une réaction productrice de fumée non toxique et ininflammable.

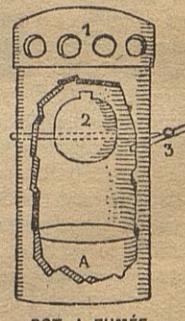
A, C.



GRENADE A FUSIL



LANCE-GRENADES, MODÈLE 1916



1. Trou d'échappement.
2. Pot contenant l'acide.
3. Manette de renversement.
A. Vase contenant la chaux.

AUTOUR DE LA BATAILLE DE PICARDIE

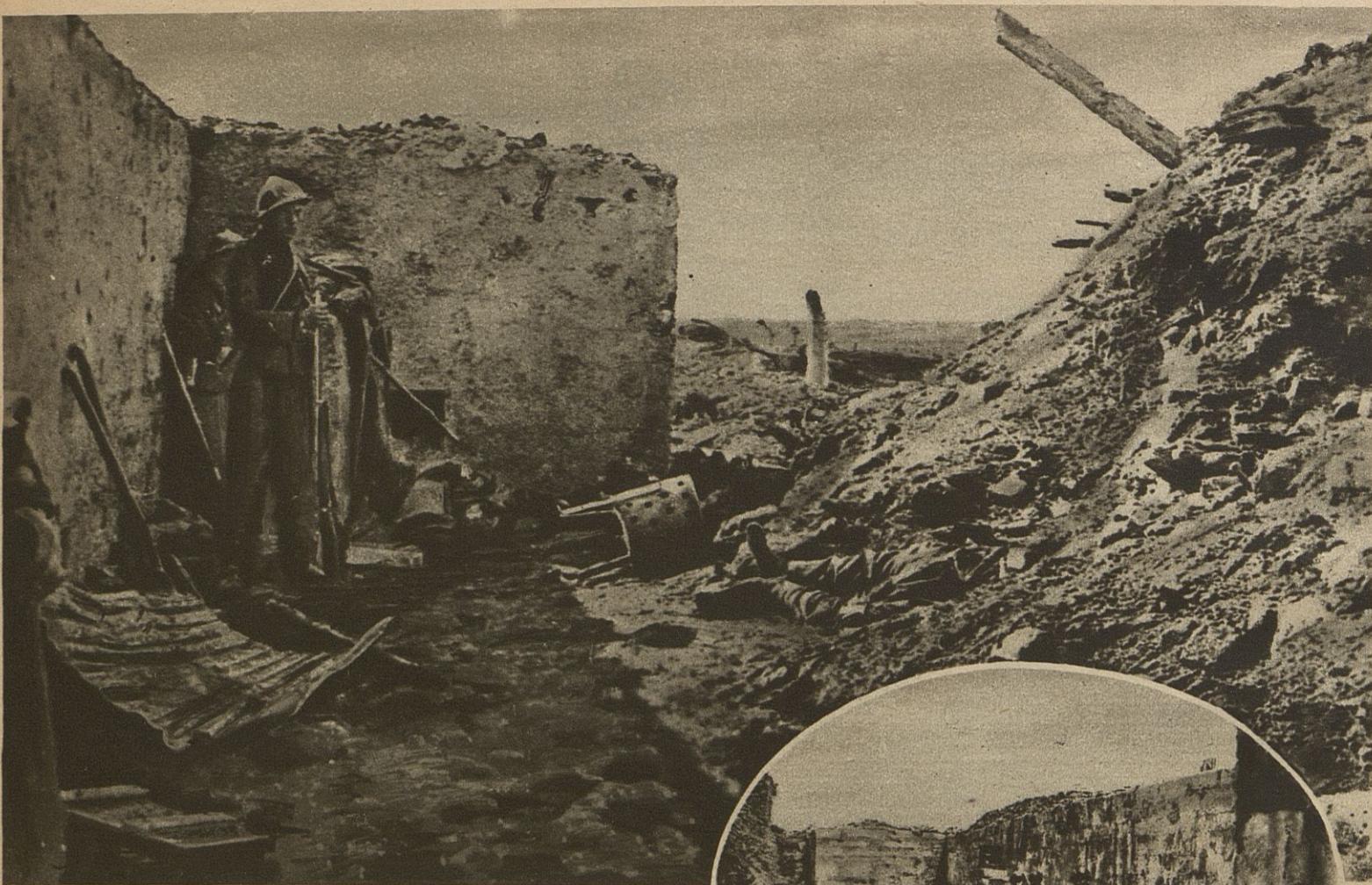


La bataille actuelle de Picardie est pour l'ennemi une des plus coûteuses de celles qu'il a livrées en France. Ses pertes ne se comptent plus. Outre que les soldats et l'artillerie alliés font dans ses rangs des ravages formidables, on lui enlève tous les jours de nombreux prisonniers. En voici quelques-uns, qui sont conduits à l'arrière.



La grande offensive allemande a été enravée grâce à l'héroïsme de nos soldats et de nos alliés. L'ennemi a jeté dès la première heure dans la bataille toutes ses ressources, alors que Français et Anglais ont à peine touché à leurs réserves d'hommes et de matériel, et celles-ci sont aussi abondantes qu'il le faut. Voici, par exemple, un des nombreux convois d'artillerie lourde que nos alliés peuvent envoyer au front au fur et à mesure qu'ils y sont nécessaires.

LES BELGES REPOUSSENT UN ASSAUT ALLEMAND



On peut se rendre compte de l'âpreté de la lutte qui s'est déroulée dans cette région de Dixmude en comparant l'état de la tranchée reprise par les Belges avec ce qu'elle était avant l'attaque ; on voit celle-ci dans le médaillon.



Quelques jours avant d'engager leur grande offensive, le 18 mars, les Allemands ont violemment attaqué le secteur tenu par l'armée belge ; grâce à des effectifs puissants, précédés de « strosstruppen », les Boches enlevèrent quelques tranchées avancées ; ce succès ne fut pas de longue durée ; nos alliés avaient le lendemain complètement expulsé l'ennemi en lui faisant de nombreux prisonniers. On voit ici une de ces tranchées avec des cadavres boches.

AVION BOCHE DESCENDU DANS L'AISNE



L'aviation joue un rôle important dans la formidable bataille engagée depuis le 21 mars ; les aviateurs alliés ont fait subir pendant le mois de mars des pertes extrêmement lourdes à l'aviation allemande ; plus de huit cents avions boches auraient été descendus dont deux cent cinquante au cours de la bataille. Notre photographie montre un appareil allemand abattu par le lieutenant C..., le 23 mars, près de Coucy, alors qu'il cherchait à atteindre une de nos « saucisses ».

AINSI FINIT LA RUÉE SUR VERDUN



A mesure qu'apparaissent ces funèbres débris nos soldats les recueillent pour leur donner une sépulture définitive. L'on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre la ruée de 1916 sur Verdun et la formidable attaque sur la Somme. Et aujourd'hui voilà ce qui reste des troupes allemandes qui partaient pleines d'orgueil à la victoire promise.



Dans quelque temps des plaines de Picardie jailliront, comme ici devant Verdun, les ossements des Allemands que le kronprinz mène à la mort ; tout le terrain au nord de notre place forte de la Meuse est rempli de cadavres boches et lorsqu'un obus éclate ou que l'on creuse des tranchées, des débris humains sortent du sol ; cette vision macabre est digne de l'héritier impérial qui porte sur son colback une tête de mort et des ossements en croix.

LA GRANDE BATAILLE DE PICARDIE



Le doigt sur la gâchette, des soldats français et anglais attendent côté à côté le choc de l'ennemi.



Sur le champ de bataille Anglais et Français occupent un avant-poste qui commande l'accès d'une route.



C'est sous le feu de l'ennemi que se scelle définitivement l'amitié franco-britannique. Voici des fantassins anglais s'avancant en pays découvert à la rencontre des Boches qui sont à quelques centaines de mètres de là. Au premier plan, des Français sont en réserve, attendant le moment de prendre part à l'action.

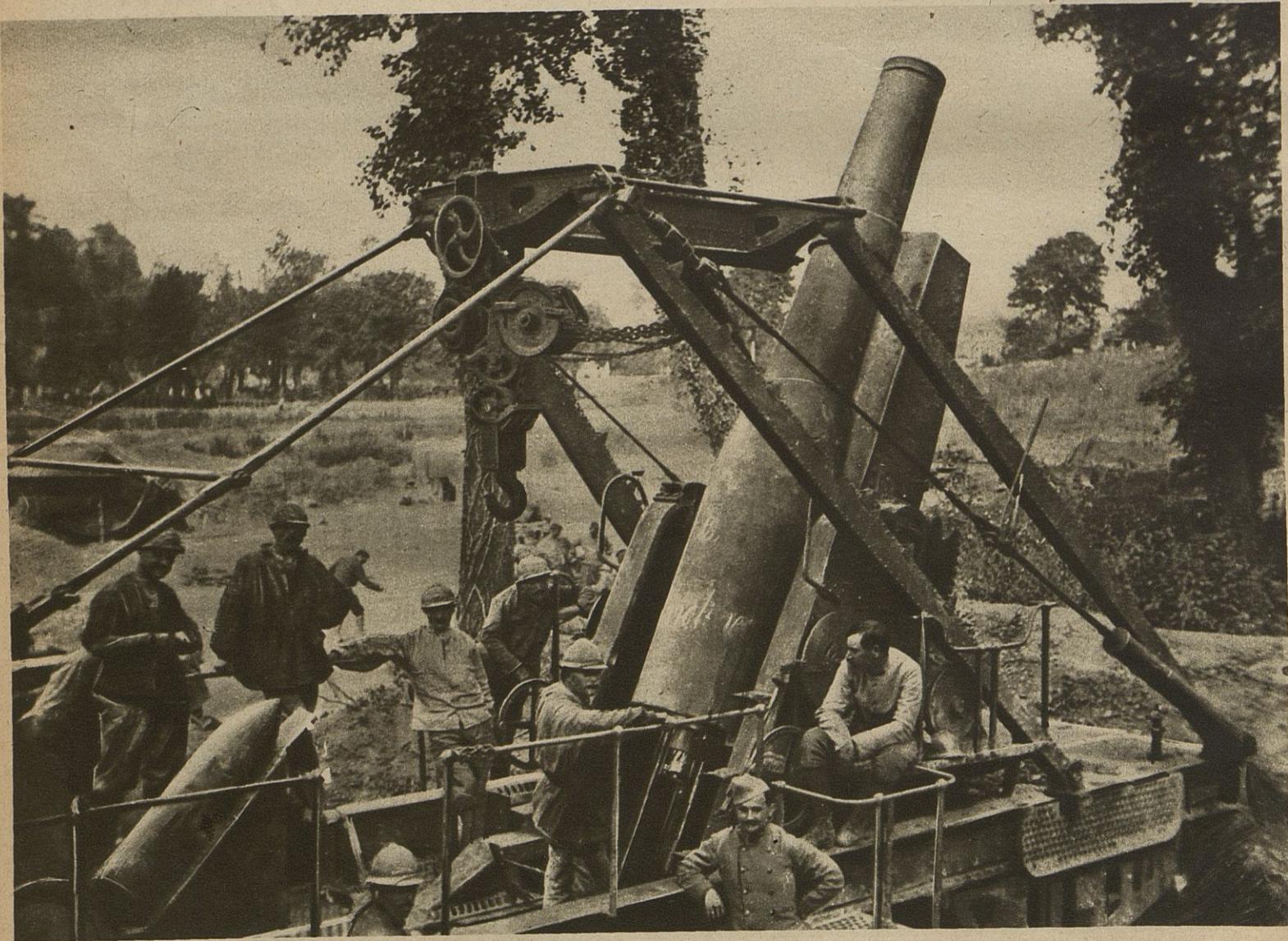


Français et Anglais sont maintenant confondus dans les mêmes rangs, face à l'ennemi sur le front de Picardie, où leurs communs efforts ont nettement arrêté l'offensive allemande. Leur fraternité d'armes ne s'affirme pas seulement sous le feu : elle se manifeste dans les plus minimes circonstances de la vie militaire. A gauche, Anglais et Français se saluent au passage ; à droite, des Français emportent sur un brancard un de leurs camarades britanniques blessé.

DANS LES PLAINES DE CHAMPAGNE



Toutes les précautions avaient été prises par notre commandement au cas où les Allemands auraient voulu attaquer en Champagne ; les positions avaient été renforcées ; de nouvelles défenses avaient été organisées ; on voit ici des équipes de travailleurs, la pioche et la pelle sur l'épaule, se rendant aux premières lignes pour creuser tranchées et abris.



Si notre artillerie lourde n'envoie pas encore à plus de 100 kilomètres des obus spéciaux, elle fait un travail autrement effectif au point de vue militaire ; ses gros projectiles sont lancés sur les formations ennemis et les résultats de ce tir valent mieux que ceux des gros canons qui ne parviennent pas à effrayer la population parisienne. Voici une de nos pièces de l'A. L. G. P., baptisée du nom de « Caroline » ; elle est de taille à répondre à la « Grosse Bertha ».

LA FOLIE D'UN ROI

Par JEAN DE LA HIRE

IV

LA COLOMBE ET L'AIGLE

Qu'était et que faisait exactement ce roi que son oncle et ses ministres voulaient détrôner ?... Depuis la guerre contre la France, le roi Louis II ne s'était montré que deux fois à son peuple.

Le 16 juillet 1871, les troupes allemandes du sud firent à Munich une entrée triomphale. Frédéric de Prusse, « le vainqueur », se pavana à leur tête. Louis II était à côté de lui, mais ne cachait pas sa mauvaise humeur. Le soir, il refusa de se rendre au banquet militaire qu'il devait présider. Et il eut un mot terrible, qui montrait l'état de son âme. Il dit : « Croyez-vous donc que ce soit agréable d'être avalé ? »

Le lendemain de ce jour, qui consacrait, en effet, « l'avalement » de la Bavière par la Prusse, Louis II partait pour son château de Berg, sans revoir le prince de Prusse, qui devait être plus tard l'empereur Frédéric III.

Et le roi de Bavière ne se montra que trois ans après, en juillet 1874, subissant avec colère et tristesse l'obligation protocolaire de donner quelques réceptions à Munich en l'honneur de l'empereur Guillaume.

Puis, dégoûté de son peuple devenu vassal de la Prusse sous l'étiquette allemande, il disparut, faisant dire qu'il regagnait son château de Berg. Mais, accompagné par le comte Holnstein, qui plus tard devait le trahir, il était parti en secret pour Paris. Il voulait se retrouver dans l'atmosphère qui nourrissait le mieux son esprit et enchantait son âme.

Enfin, en août 1875, il résolut de faire une dernière tentative d'indépendance personnelle et il alla, contre toutes prévisions, assister à la revue des troupes bavaroises qu'après les manœuvres d'été inspectait, selon l'usage, le prince Frédéric de Prusse. Mais la présence du kronprinz prussien lui rendit toutes choses plus répugnantes que jamais — et encore une fois il voulut se purifier par un voyage en France. Ce fut à Reims qu'il alla, car Reims et sa cathédrale, par leurs souvenirs de sacres royaux, étaient pour lui un incomparable sujet de rêveries historiques.

Et il se replongea aussitôt, définitivement, dans la solitude mystérieuse d'où il regrettait d'ailleurs d'être sorti.

Le romantique château de Berg, le castel de Hohenschwangau, le burg moyenâgeux de Neuschwanstein, le château de Linderhof imité de Versailles, et les lacs, les forêts, les monts tyroliens virent le roi promener ses rêves mélancoliques, ses aspirations de poète et d'artiste, son dégoût de la vie contemporaine — rêves, aspirations et dégoût qu'il n'exprima jamais sous une forme littéraire, mais qu'une femme, qui les partageait, exprima pour lui.

Cette femme était Elisabeth de Bavière, devenue en 1854 impératrice d'Autriche, celle que Maurice Barrès a nommée « l'impératrice de solitude », et dont Jacques Bainville a dit : « La châtelaine sans cour de l'Achilléon de Corfou, la voyageuse errante de l'Adriatique et de la mer Égée ne recommençait-elle pas la vie du roi de Bavière, enfermé dans ses châteaux merveilleux ou bien courant en traîneau ses montagnes tyroliennes ? Unies par le sang, ces deux rares natures avaient encore ces affinités spirituelles. »

Peut-être s'aimaient-ils ? S'il a existé, ce fut un amour tout idéal, sans doute. Mais le secret de leur correspondance n'a pas encore été livré.

Car les deux cousins s'écrivaient, même quand ils pouvaient se voir sans difficulté. Au milieu du lac de Starnberg, dans l'île des Roses, dans un chalet qui souvent abritait les méditations solitaires et les entrevues de l'impératrice d'Autriche et du roi de Bavière, se trouvait un meuble secret. Elisabeth et Louis en avaient chacun une clef. Et c'est là qu'ils venaient déposer et retirer les lettres qu'ils s'écrivaient. Egalement romanesques, ils s'étaient donné des noms conformes à leurs caractères. Il l'appelait la « Colombe », elle le nommait « l'Aigle ». Et sans doute, dans cette correspondance, paraphaient-ils les pensées dont étaient nourris des propos qu'Elisabeth d'Autriche permit plus tard à son secrétaire et confident Christomanos de recueillir, pensées de misanthropie, de rêverie mélancolique, de pitié pour les humbles et de mépris pour les puissants, pensées de solitude et d'idéal.

Mais non de folie !

C'est l'impératrice d'Autriche, « la Colombe », qui, parlant un jour de Louis de Bavière, au cap Martin, avec un hôte de passage, disait dans un élan de douleur indignée :

« Quand les armoires s'ouvriront un jour et laisseront échapper le secret de ce mort, on sera stupéfait d'apprendre que Louis n'a jamais été fou une seule minute ! Ce que quelques rares personnes, ayant une âme haute, savaient lorsqu'elles le connurent, le monde entier le saura ; et toute cette montagne de mensonges grossiers, amoncelée par ces buveurs



de bière, ces bourgeois lourdauds de Munich, se réduira à néant.

» Jamais on ne vit un homme d'un esprit plus noble, d'un cœur plus chevaleresque. Seulement, voilà : il haïssait l'hypocrisie, il haïssait la vulgarité, il haïssait la laideur à un point si excessif qu'il ne pouvait plus vivre parmi les hommes pour lesquels ces choses semblent des lois sacrées. Alors peu à peu il était devenu le roi solitaire, n'ayant qu'une intense et hautaine existence de rêve faite de joies et de dédaigns magnifiques.

» Un souverain suivant de pareils penchants, dans un tel épanouissement d'aigle en liberté, le traiter de fou n'est plus alors pour le monde qu'un jeu d'enfant... »

C'était le jeu de Bismarck !

Mais Louis II ne pensait pas qu'on jouât contre lui ce facile et terrible jeu, lorsque dans le parc ou sur l'étang de Berg, en des promenades nocturnes souvent renouvelées et prolongées jusqu'à l'aube, il se plaisait, avec sa cousine Elisabeth, à contempler les étoiles. Et de quelles aspirations irréalisables ne frémisaient-ils pas ensemble, lorsqu'elle disait de sa voix pathétique et grave :

— Songe que rien, en somme, qu'une enveloppe d'air ne nous sépare de cet espace, monstre éternel et sans limite, où circulent vertigineusement les astres de feu...

Comment l'amant idéal de la « Colombe », comment « l'Aigle » du Tyrol aurait-il pu, avec un tel caractère et une telle âme, se plier au rôle de comptable en sous-ordre, de courtisan à courbettes, de caporal à la prussienne que la

politique de Bismarck a fait jouer, depuis 1871, aux princes confédérés d'Allemagne ? Louis II admirait trop Louis XIV pour s'incliner devant Guillaume Ier ! Il admirait trop les hommes du grand siècle français pour devenir le commis couronné du chancelier Bismarck ! Mais, dans l'Allemagne prussianisée, une si fière indépendance était, en effet, de la folie.

Malgré l'amour, l'admiration et le secours de la « Colombe », l'« Aigle » devait être puni de cette folie par la trahison et par la mort — au milieu de péripléties tragiques et si mystérieuses que l'histoire vraie de cette trahison et de cette mort forme d'elle-même le plus extraordinaire roman.

Et ce roman eut son prologue.

Cette conjuration pour « la folie du roi » n'était pas la première que Bismarck eût inspirée. Connaissant le romanesque de l'âme de Louis, mais ignorant la noblesse et la pudeur rares de cette âme, Bismarck avait essayé à plusieurs reprises de rendre cet « Aigle » esclave de quelque Faisane, comme l'organisation de l'espionnage allemand sait en susciter un peu partout pour servir ses menées ténébreuses. Il aurait voulu soustraire Louis II à l'influence de l'impératrice Elisabeth, de qui, avec sa grossière et de Teuton, il le croyait l'amant.

Et il lui déléguait quelques-unes de ces grandes dames qui, à l'occasion, ne dédaignent point d'être des « femmes galantes ». Toutes échouèrent. L'une, même, vit sa tentative sombrer dans un tel ridicule que Bismarck renonça pour toujours à se servir des femmes auprès de Louis II.

Mais l'histoire vaut d'être contée.

C'était à Linderhof, sur la pièce d'eau de la Grotte d'Azur. Le roi se plaisait à y faire nager un cygne artificiel, qui était en réalité un petit bateau fait à l'image de l'oiseau divin.

Un jour, une dame, dont le nom déshonoré ne doit pas être prononcé quand on a parlé d'Elisabeth d'Autriche, une dame supplia le roi de lui accorder ceci : elle se mettrait, cachée, dans le bateau-cygne et elle chanterait l'air d'*Elsa*. Assis dans la grotte, parmi les fleurs, il verrait glisser sur l'eau et dans la lumière bleue l'oiseau mystique et il entendrait la voix invisible, qui d'ailleurs était belle.

Le roi ne soupçonnait pas que la dame se targuait de l'aimer à en perdre la raison et se vantait de le séduire.

Il donna, galamment, l'autorisation sollicitée, curieux, du reste, de jouir d'une réalisation artistique qui pouvait être d'un grand charme.

La dame embarquée, le cygne glissa sur l'eau calme et le chant s'éleva. La voix de la cantatrice devenait de plus en plus ardente et passionnée...

Mais brusquement elle se brisa en un grand cri. La dame, feignant de tomber à l'eau, s'y était volontairement jetée. Et se débattant, elle criait, sa face faussement tragique tournée vers le roi surpris et tout d'abord inquiet :

— Sauvez-moi, mon bien-aimé, sauvez-moi !

Mais l'inquiétude du roi fut du temps d'un éclair. Il avait vu la femme s'élanter. Il savait que la pièce d'eau n'était point assez profonde pour qu'on pût y perdre pied. Il regarda un instant le ridicule spectacle. Puis, d'un signe, il appela un de ses valets attentifs qui, pour pouvoir répondre à ses désirs sans troubler sa solitude, l'accompagnaient souvent dans ses promenades et se tenaient cachés à sa portée.

Le valet vint, et le roi lui dit avec une grande douceur, où il y avait une expression de méprisante pitié :

— Sortez cette dame de l'eau, je vous prie, et faites-la sécher.

L'aventure fit rire toute l'Allemagne, sauf la chancellerie de Berlin.

Et Bismarck s'aperçut enfin que les femmes de son service d'espionnage seraient toujours impuissantes contre cet « Aigle » qu'il idéalisait l'amour de la « Colombe ». (A suivre.)

L'ŒUVRE DES BARBARES A REIMS



Ce n'est pas seulement la magnifique cathédrale qui a été victime à Reims de la barbarie teutonne ; d'autres églises plus humbles de la ville ont également souffert des bombardements ; voici l'église Saint-André qui a reçu nombre d'obus ; l'un des projectiles a brisé les bras du grand Christ ; les Allemands qui invoquent à tout propos leur vieux Dieu n'ont jamais hésité à porter leur fureur dévastatrice sur les sanctuaires.

ECHO S

ARTILLERIE CÉLESTE ET ARTILLERIE TERRESTRE

Le ciel même s'en mêle. Tant de projectiles l'excitent. Et il veut montrer que, lui aussi, il sait en faire partie. C'est du moins ce qu'on est tenté de penser d'après un fait qui s'est passé, en août 1916, en Egypte. A ce moment le 7^e régiment de Manchester était occupé à se battre à l'extrême nord de la presqu'île du Sinaï. Certain après-midi, on entendit un fort sifflement, suivi d'un grand bruit, que l'on attribua à l'arrivée d'une bombe ennemie. Mais, nous est-il raconté dans l'*Astronomie*, un capitaine, M. Cyril Norbury, eut l'idée d'examiner le point de chute et d'y fouiller, ce qui l'amena à découvrir un uranolithe, une pierre météorique de près de 2 kilos. A l'analyse, ce morceau de roc se révéla formé d'un silicate amorphique, contenant des particules microscopiques de fer.

Ce météorite ne tomba pas seul. Il avait une soeur qui tomba en même temps, à quelques 20 kilomètres de là, mais sans qu'on en ait retrouvé les débris. Les pierres célestes de ce genre tombent souvent sur la terre : on les considère comme des fragments de très petits astres tournant autour de la terre, de très petites lunes, si l'on veut, qui se sont désagréguées et qui errent dans l'espace jusqu'au moment où elles tombent sur la terre, tantôt en fragments plus ou moins considérables, tantôt sous forme de fine poussière à laquelle personne ne fait attention.

ANTIPATHIES ANIMALES

Ce ne sont pas seulement les humains qui éprouvent des antipathies plus ou moins raisonnées à l'égard de leurs semblables ou bien de divers animaux : les animaux aussi connaissent l'antipathie. Il en est une qui est proverbiale : entre chien et chat, bien que chacun ait pu voir ces deux animaux vivre dans la plus parfaite harmonie. En fait, la plupart des animaux, même les plus hostiles les uns aux autres à l'état de nature, vivent en bons termes lorsqu'ils sont réunis sous un même sceptre, celui de l'homme.

Un cas singulier d'antipathie animale a été relevé par un zoologiste anglais : c'est celui d'un cheval de trait, appartenant à un fermier, qui a été pris d'une aversion intense pour le mouton. Toutes les fois où il peut joindre un mouton, il le tue. Deux fois déjà, avec des instincts de carnassier, qui étonnent chez ce mangeur d'herbe, il a tué son mouton ; un troisième y aurait passé aussi sans l'intervention opportune du berger. Sa façon de procéder est simple : il se jette sur sa victime, la frappe, la piétine, la mord et l'écrase en s'agenouillant dessus. A part cette manie meurtrière dont le mouton seul est victime, ce cheval est doux, facile et très maniable. Aussi son antipathie étonne-t-elle fort. Il arrive souvent que les juments ou les vaches, ayant des jeunes, soient fort disposées à maltraiter le chien. Mais le chien, c'est un peu un loup et l'on comprend. Mais le mouton n'est qu'un mouton, et le cheval dont il s'agit est totalement inexcusable. Sans doute il a quelque raison obscure pour agir ainsi : mais on ne la discerne pas.

LA TEMPÉRATURE DES BLESSÉS

Chez l'adulte normal, en bonne santé, la température, comme chacun le sait, est d'environ 37° C. Chez les blessés, elle est souvent inférieure à la normale et de façon très sensible.

Le temps joue un rôle : et c'est surtout l'humidité qui fait apparaître des cas d'abaissement de la température plutôt que le froid sec. La gravité des blessures a son importance aussi : les grands blessés sont plus refroidis que les petits blessés. Aussi leur a-t-on aménagé dans les postes de secours les appareils nécessaires au réchauffement : des bains de lumière à incandescence qui leur font grand bien.



Les blessures qui ont fait perdre beaucoup de sang déterminent un abaissement de température plus considérable. On observe souvent chez les blessés des températures de 35°, 34° et 33° ; et la température la plus basse que l'on ait observée est celle de 31° C.

Pourtant un chirurgien allemand aurait vu le cas d'un homme blessé à la moelle épinière chez qui la température resta douze heures à la température de 24° C. Les lésions de la moelle s'accompagnent souvent d'abaissements considérables de la température : ceux-ci sont presque caractéristiques. Dans un cas un blessé de la moelle a vécu cinq jours sans que sa température s'élève jamais au-dessus de 28° 8. Le plus souvent les blessés meurent sans avoir pu recouvrer leur température normale. Pourtant, dans un cas, par réchauffement intensif, on aurait ramené un blessé de 26° C. à 39° C., en vingt-quatre heures.

LA DISTANCE DES ÉTOILES

Les étoiles se trouvent à des distances très variables de la terre et du système solaire dont celle-ci fait partie. Il en est de relativement proches. D'autres sont très lointaines.

On a pris l'habitude, en astronomie, d'évaluer ces distances non en kilomètres, pour éviter les chiffres démesurés, mais par le nombre d'années que la lumière met à venir des étoiles jusqu'à nous.

L'étoile la plus proche est « Alpha », du Centaure, qui se trouve à 4.29 années-lumière de distance et dont la lumière ne nous parvient qu'après 4 années et 29 centièmes : 4 années et 3 dixièmes, ou 3 mois et demi. En kilomètres, cela fait une distance de 41.1 trillions : 41 suivis de 12 zéros.

Telle est la distance à laquelle se trouve l'étoile la plus proche. Au moment où nous la regardons nous recevons un rayon lumineux parti il y a plus de quatre ans, et nous la voyons, dans le ciel, là où elle était à cette époque. Si par un accident elle venait à périr maintenant, nous ne nous en apercevrons qu'en 1922.

La distance d'autres étoiles varie fort : Sirius se trouve à 8.81 années-lumière ; Aldébaran, à 21.73 années-lumière ; Véga, à 27.16. La Polaire est une des plus éloignées, se trouvant à 46.55 années-lumière et à 440 trillions de kilomètres.

LA PLUS VIEILLE MAISON HABITÉE DU MONDE

D'après l'ouvrage de M. René Cagnat (*Carthage, Timgad, etc.*), il y a en Tunisie, au sommet d'une montagne assez difficile d'accès, le Gorra, une maison qui pourrait bien être la plus ancienne de celles qui sont actuellement occupées, au moins dans notre partie du monde. C'est une maison romaine, un édifice carré avec des contreforts aux quatre angles. Il n'y avait qu'un étage : on en a fait deux en divisant la hauteur par un plancher. Le bas est aménagé en moulin à huile. Cette maison est faite de petits matériaux relâchés par du mortier et les murs étaient recouverts d'un enduit dont il ne reste que les traces. La maison est très pittoresque, entourée de beaux arbres. Elle a quinze siècles de date, ce qui est beau pour un édifice qui n'a rien de monumental. Les Romains construisaient bien...

Il se peut bien que ce soit là une des maisons les plus anciennes du vieux monde. Pourtant il faut observer que de véritables monuments romains, plus anciens, comme des arènes par exemple, ont été et sont encore partiellement habités. D'autre part, il reste des parties de maisons gauloises. A Alésia, la plupart des maisons romaines — disparues — avaient été édifiées sur des restes de maisons gauloises. La cave et l'escalier de descente étaient gaulois : la superstructure, romaine. Enfin, on observera que diverses grottes, qui ont abrité l'homme préhistorique, ont encore, à une époque récente, servi de demeure à l'homme contemporain. Sans

doute ce ne sont pas des maisons : mais comme habitations, ce sont sans contredit les plus anciennes.

LE FROID ET LES POISSONS

Aux Etats-Unis il se présente assez souvent des « vagues de froid », des abaissements de température considérables qui se déplacent, comme une onde ou un nuage, sur une vaste étendue du pays. Ces vagues descendent assez souvent sur les régions subtropicales, sur la Floride et le Texas. Dans la Floride elles arrivent à refroidir assez l'eau de la mer pour engourdir et tuer le poisson. En février 1917, par exemple, cela a été le cas. L'eau est peu profonde sur les côtes de la Floride, les baies y sont nombreuses, et la marée est très faible. Aussi l'eau côtière se refroidit-elle très vite. Les poissons, surpris par le froid, sont engourdis, paralysés, tués. La mortalité qui se produit par ce mécanisme peut être très considérable. La plus importante qu'on ait enregistrée est celle qui se produisit le 12 janvier 1886. C'est par innombrables milliers que les poissons morts furent jetés à la côte. Beaucoup furent mangés par la population maritime : la plupart furent enfouis dans le sol comme engrangés. La vague de froid paraît toutefois avoir produit un résultat heureux : elle a tué beaucoup de parasites des huîtres, qui faisaient grand tort à celles-ci, sans faire de mal à ces mollusques très appréciés.



PLANÈTES NOUVELLES

Au tour du soleil tournent un certain nombre de planètes volumineuses : la Terre, Mars, Mercure, Jupiter, Saturne, Neptune, Vénus, etc. Ce n'est pas tout : il faut signaler encore une quantité de petites planètes télescopiques. Les unes circulent à peu près à la distance de Mars, les autres à la distance de Jupiter. Elles sont déjà 900, portant presque toutes des noms mythologiques féminins. Il vient d'en être découvert une de plus, qui présente un caractère intéressant. C'est que cette espèce de petite terre a sa petite lune. C'est la première fois que l'on découvre une petite planète pourvue d'un satellite. On ne pense d'ailleurs pas que ce satellite ait une utilité appréciable. Les petites planètes sont peu volumineuses : elles ne doivent pas être habitées, et dès lors une lune ne rend de services à personne.

L'OR DES COLONIES FRANÇAISES

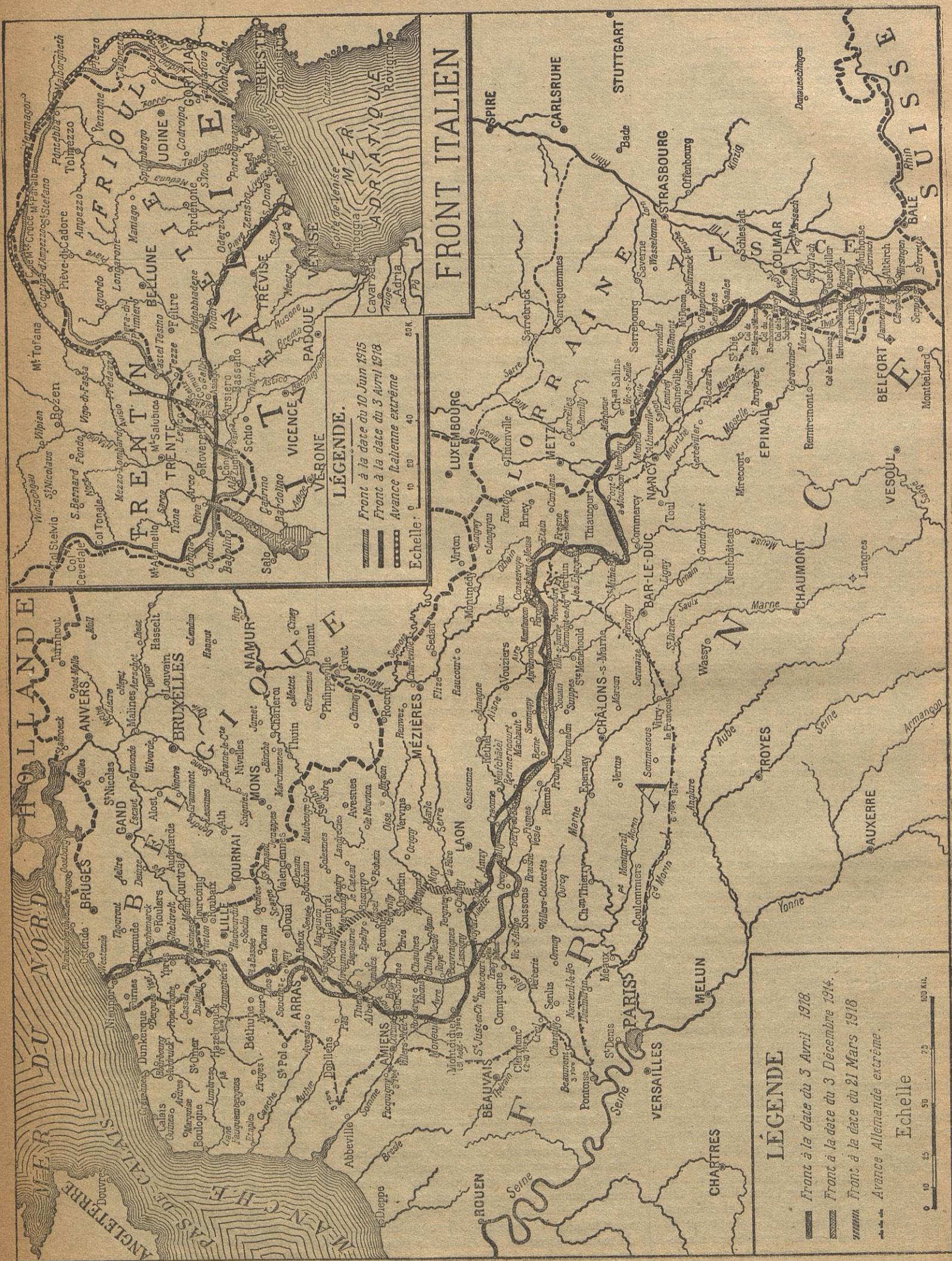
Plusieurs de nos colonies produisent de l'or, mais aucune en quantité extraordinaire. Dans une conférence sur nos richesses coloniales, M. A. Lacroix, l'éminent minéralogiste, a indiqué que les deux colonies les plus favorisées, au point de vue de la production de l'or, sont Madagascar et la Guyane.

A Madagascar l'or a été découvert en 1845. Mais le gouvernement malgache défendit de façon formelle toute exploitation, toute extraction. Il pensait, non sans raison, que l'or pourrait bien attirer une population des moins désirables. En 1866, toutefois, ayant à payer les intérêts d'un emprunt, le gouvernement dut se résoudre à laisser exploiter les alluvions aurifères, et la première concession fut accordée à un Français, M. Suberbie. Avec l'occupation française, en 1896, l'exploitation des alluvions prit une grande extension. L'extraction annuelle varie de 1.500 à 3.500 kilogrammes, valant de 6 à 10 millions de francs.

C'est la Guyane qui est la plus grande productrice d'or des colonies. L'extraction varie de deux à quatre mille kilos d'or par an. Le chiffre est toutefois sujet à caution : on a l'impression qu'il se fait une fraude considérable : elle atteint peut-être le tiers — si ce n'est plus — de la production totale.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

L'EXODE DEVANT LA RUÉE ALLEMANDE



La France a été douloureusement émue en voyant les habitants des régions envahies, revenus depuis peu sur le sol natal, encore obligés de fuir leurs villages devant la nouvelle ruée allemande. L'évacuation des villages s'est faite avec beaucoup d'ordre et d'abnégation. Les réfugiés ont pu gagner l'arrière malgré l'encombrement énorme des routes.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE-ROUMANIE. — Les relations s'aigrissent de plus en plus entre les Boches et les bolcheviks. Les Allemands étaient entrés à Odessa : ils s'y étaient installés et y tranchaient du maître. Les Russes ont fini par être révoltés des exigences de leurs nouveaux amis ; leurs troupes locales les ont chassés de la ville le 31 mars. En Ukraine, les Allemands cherchent à procéder de la même façon. Ils ont pris prétexte d'un conflit, provoqué par eux-mêmes, pour signifier à la Rada de Kiev, le 31 mars, qu'ils avaient été appelés par les Ukraniens pour mettre de l'ordre dans le pays et qu'ils ne s'en iraient pas avant que l'ordre ne soit complètement rétabli. Comme ils s'instituent seuls juges du moment où l'ordre, selon la conception qu'ils s'en font, régnera dans le pays, il est vraisemblable qu'ils seraient là pour longtemps si les Ukraniens les laissaient faire. L'ambassadeur de France et celui des Etats-Unis ont annoncé leur intention de ne pas quitter leurs postes auprès de la nouvelle république russe. En Sibérie un accord serait intervenu entre les cosaques antibolcheviks et les bolcheviks. L'intervention du Japon dans cette contrée n'est pas encore décidée, et en tout cas elle resterait limitée à l'Extrême-Orient. En Roumanie, bien que le traité de paix soit signé, la discussion des clauses accessoires donne lieu à de graves difficultés entre Roumains et Allemands, ceux-ci cherchant par tous les moyens à dépoiller la Roumanie à leur profit de ses productions naturelles, telles que le pétrole.

Arméniens et Géorgiens ont formé une nombreuse armée pour empêcher les Turcs d'occuper le pays que leur abandonne le traité de Brest-Litovsk. On signalait, le 1^{er} avril, que de sanglants combats se livraient à cette occasion dans la région de Batoum.

MÉSOPOTAMIE. — L'armée anglo-indienne, dont les opérations n'ont jamais été interrompues, après avoir réalisé une avance notable par bonds successifs a remporté, le 26 mars, une véritable victoire sur les Turcs. Nos alliés avaient occupé, le 9 mars, Hit, sur l'Euphrate : l'ennemi s'est replié à 22 milles au nord-ouest de là, à Khan-Baydadih. C'est autour de cet endroit que nos alliés l'ont attaqué de nouveau. Pendant que leur cavalerie dessinait autour des positions turques un vaste mouvement tournant, l'infanterie les enlevait d'assaut. Les efforts tentés par l'ennemi pour se dégager n'eurent d'autre résultat que d'aggraver sa défaite ; à la fin de cette journée il laissait aux mains des Britanniques plus de cinq mille prisonniers dont un général et des officiers de tout grade, turcs et allemands, douze canons dont deux de 105, des mitrailleuses en quantité, huit cents animaux et beaucoup d'autre butin. Nos alliés poursuivirent ce qui restait des troupes turques jusqu'à plus de 83 milles au nord-ouest de Hit ; mais ils pouvaient considérer comme anéanties les forces ennemis qui s'étaient jusqu'alors opposées à leurs opérations dans la région. Ils poussaient leur avance, le 1^{er} avril, jusqu'à 73 milles au delà d'Anah : leur victoire leur donnait la maîtrise de la route d'Alep.

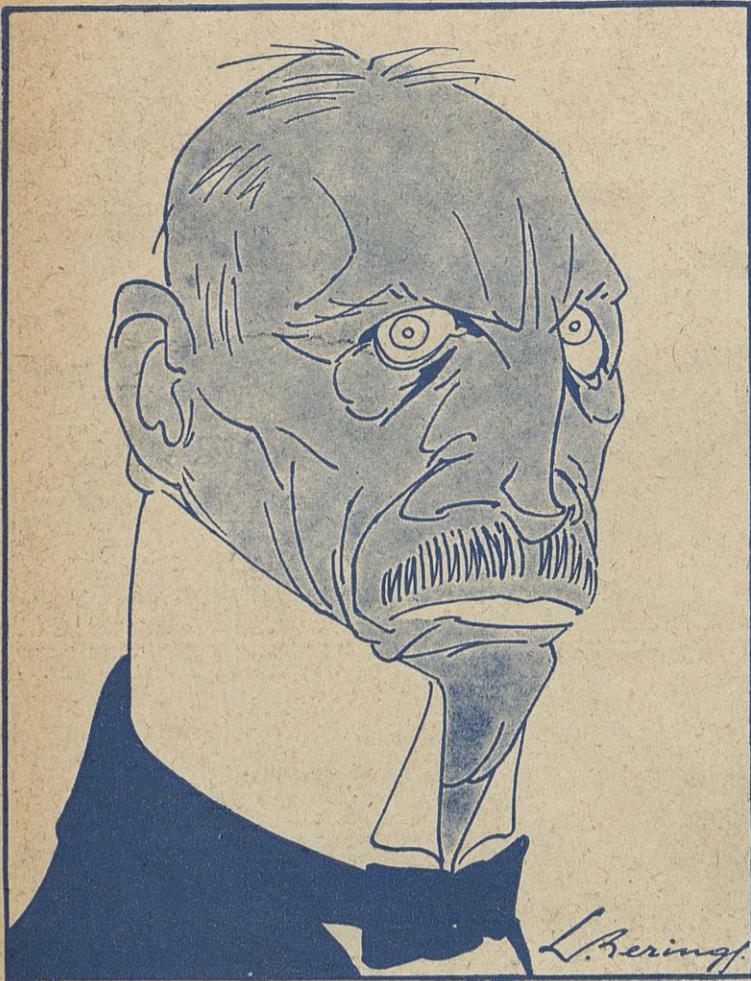
De Palestine, on signale également de nouveaux progrès des alliés, qui élargissent tous les jours leur zone d'occupation.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

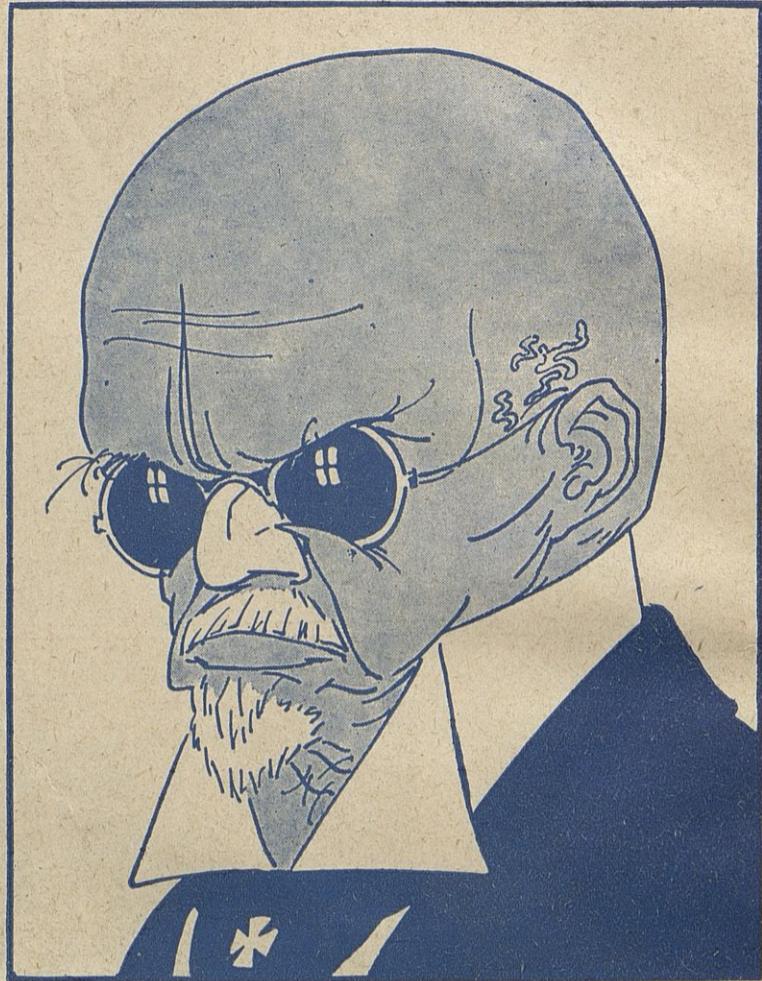
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 181 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 2 et intitulé : « Dans les ruines du fort de la Pompelle. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

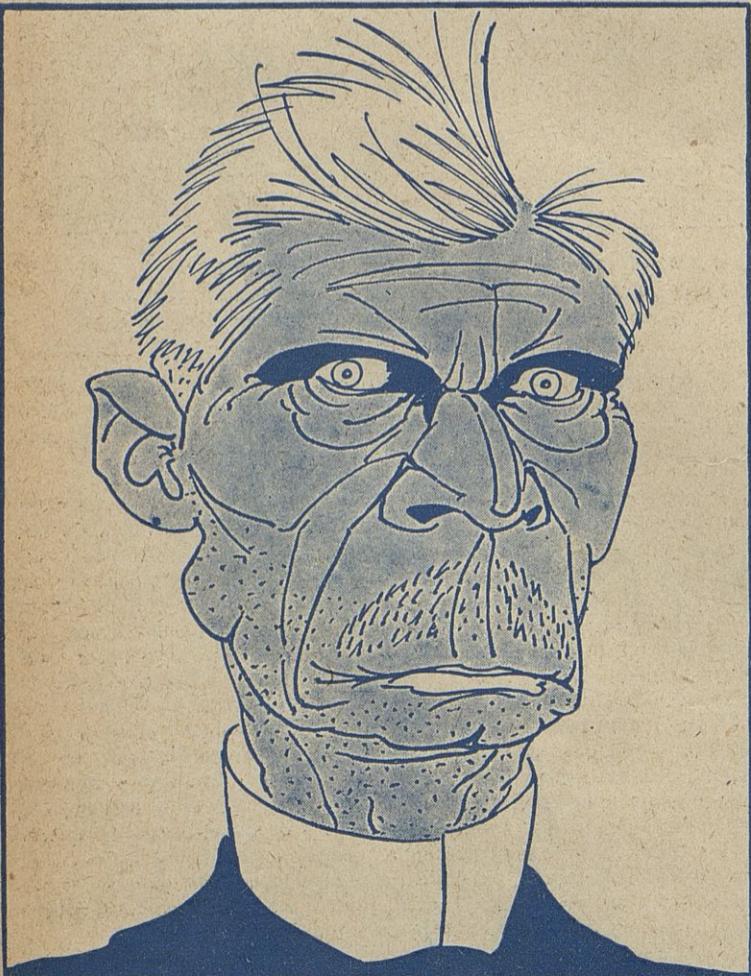
La Guerre en Caricatures



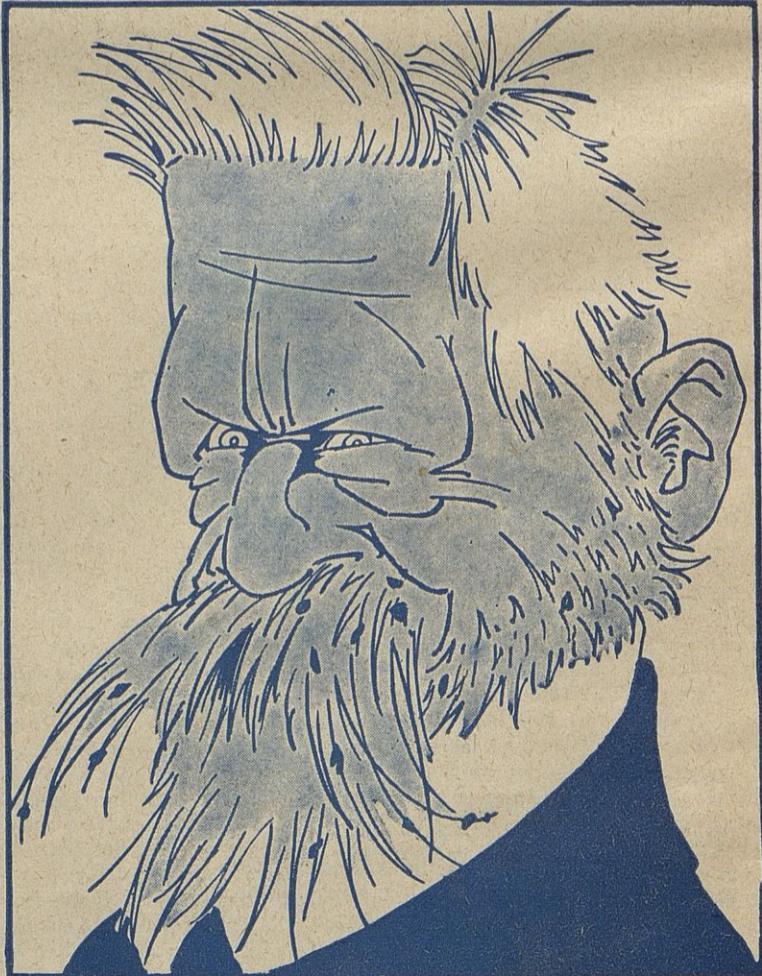
VON LOEBELL.



VON HERTLING.



VON WALDOW.



VON PAYER.

LES MINISTRES DU KAISER